

Tout est bien qui finit bien

Monique Le Maner

Number 125, May 2010

La haine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Maner, M. (2010). Tout est bien qui finit bien. *Moebius*, (125), 59–66.

MONIQUE LE MANER

Tout est bien qui finit bien

Mon père et ma mère ont toujours aimé les proverbes. Je dirais même que ma vie a commencé par un proverbe. Dont je ne me souviens plus. Je n'ai jamais eu beaucoup de mémoire. La preuve en est que de toute mon existence, je ne me rappelle que les éclairs d'orage qui l'ont traversée, ceux que je vais vous raconter.

La famille

Je suis né dans une famille faite d'amour et de compréhension mutuelle, dans une petite ville de banlieue habitée de voisins souriants n'arrétant pas de se tendre la main au-dessus des haies verdoyantes. Bref, ce qu'on appelle le bonheur. Parce que, comme vous l'auraient dit mes parents, « On n'est heureux que par l'amour ».

Les proverbes, maximes et autres paroles d'infinie sagesse, c'était comme la marque de fabrique de notre famille. Chaque matin, mon père saluait ses voisins en disant d'un air pénétré, tout en secouant sa longue barbe : « Qui trop embrasse mal étreint ! » Je le revois encore, ancré sur fond de soleil, dans sa salopette bleue de peintre en bâtiment. Il était très grand, très barbu, avec des yeux très bleus et des lèvres qu'on devinait très minces sous le poil chenu. Ma mère, toujours plantée à côté de lui, en remettait : « Qui s'y frotte s'y pique. On ne peut pas empêcher un cœur d'aimer ! » Elle était toute petite, ma mère, plutôt dodue, presque appétissante dans sa robe toujours rose, souriant en permanence de ses lèvres charnues, d'un rouge carmin qui tournait parfois au mauve. Bref, je les revois tous les deux, gigotant comme des marionnettes pendant que leurs lèvres minces ou épaisses s'étiraient, s'ouvraient pour lancer leurs proverbes de trou de cul.

Moi

Et moi, là-dedans. Fils unique, on l'aura deviné. Mes parents ne me parlaient guère sinon pour m'asséner leur certitude proverbiale que nous vivions et vivrions pour toujours dans un monde d'amour auquel toutes les espèces connues et inconnues de la Planète participaient, d'abord la Terre, autrement dit la Nature, et puis les animaux dont nous étions les gardiens respectueux, et les végétaux et les poissons que nous devions préserver, les rochers, les volcans, les acides gras, nos déchets, et accessoirement les hommes. Pour le reste, mon père était trop occupé à peindre chez les autres, et ma mère à faire le ménage chez nous.

J'allais à l'école. Je disais toujours quand j'arrivais dans la cour : « Bonjour, comment allez-vous ? » Je passais pour un débile. Mais c'est ainsi que mes parents m'avaient dit de me conduire parce que nous vivions dans une petite ville charmante où tout le monde se tend la main au-dessus des haies etc.

J'étais du genre plutôt lent, rêveur solitaire, médiocre à l'école, poli, pas vindicatif pour un sou, je partageais sans problème, je donnais même souvent tout le contenu de ma boîte à lunch. Bref, tout le monde me laissait tranquille. Jusqu'à un certain matin de février. J'avais exactement douze ans, sept mois et dix jours.

Déjà, la journée avait bizarrement commencé. À mon lever, mes parents pleuraient dans le salon sur le massacre des bébés phoques qui pissaient le sang sur la banquise. Je venais pour ma part d'être l'instigateur de ma première masturbation. Et puis, il y avait eu cette chose extraordinaire qui m'avait échappé du gosier, alors que je sortais de ma chambre. Je dis sans même y penser : « Jette ta famille et pars au ciel. » J'avais pondu quelque chose comme un proverbe, moi ! Je leur avais livré ce miracle qu'ils attendaient depuis des années.

Je les revois, assis dans leurs fauteuils respectifs, la mère en rose, le père en bleu, l'œil fier et surpris, peut-être plus surpris que fier. Et moi, là-dedans.

Le grand gars

Il avait neigé toute la nuit. Il ne neigeait pas sur notre petite ville comme il neigeait ailleurs. Notre neige à nous scintillait beaucoup plus. C'est du moins ce que racontaient les grands et nous, les enfants, nous étions bien obligés de les croire, surtout moi, qui n'avais jamais eu le courage d'aller plus loin que le grand boulevard qui menait, disait-on, à la grande ville.

Bref, ce matin de février, je m'avançais dans la cour de l'école, un peu étourdi par tous ces vols de paillettes sur fond de ciel d'ouate. J'allais dire : « Bonjour, comment... » quand un grand gars, il me semble immense, comme une tache géante, frémissante sur fond de papier blanc, se dresse devant moi. Et ce que je comprends être sa main s'aplatit sur ma poitrine et je sens la pression de ses gros doigts sous le nylon du costume de neige. Je le regarde de côté. Il me fixe, il y a comme du feu dans les trous noirs sous la tuque, et il dit : « Écoute niaiseux, je suis nouveau ici et tu vas savoir qu'on parle pas avant que j'aie donné ma permission. » Les autres se taisent, un ou deux rigolent.

Et moi, oui moi, je ne baisse pas la tête. Je me retiens de respirer. Je me dis qu'il y a plus que de la colère dans les prunelles du grand gars et que je n'ai jamais vu ça, cette certitude que l'autre est un rat, un serpent ou une pyrale de la farine à exterminer sur-le-champ, mais attention, on sait que ça prendra du temps, et la chose n'est pas déplaisante parce que la jouissance se perdrait, dans le fond, dans son assouvissement.

Comment j'ai réussi à comprendre tout cela en si peu de temps, je n'en sais rien. En plus, voilà que je me mets à partager cette impatience qui fait palpiter les cils épais de ma brute. Je fais même plus que la partager, cette ire divine, je me l'approprie.

Je plisse les yeux et c'est encore meilleur quand j'emprisonne entre mes paupières l'immense abruti, ça devient salé comme on dit que l'est une vague d'océan. Je fonce, les poings en avant. Et puis il y a un peu de sang sur mon costume de neige. Le grand gars a dû m'envoyer un bon coup de poing. Je suis allongé par terre, je veux encore plisser les yeux pour me retrouver dans mon orage, recommencer à tanguer, faire durer cette émergence à la

vie. Trop tard. Les autres se sont enfuis et le grand gars s'est éloigné en haussant les épaules.

La crise

Des mois plus tard, je n'avais toujours pas réussi à retrouver les merveilleux éclairs du chaos. J'avais beau serrer les paupières, plisser les yeux, rien. Le grand gars avait rapidement quitté l'école, il avait été envoyé dans un centre de rééducation, il frappait trop souvent trop fort. Mes parents me regardaient aller du coin de l'œil. Inutile de préciser qu'ils n'avaient pas apprécié ce qu'on leur avait raconté de la scène dans la cour. Ma mère avait mis des semaines à s'en remettre. Mon père, lui, avait décrété que je faisais ma crise d'adolescence.

«T'as pas d'amis?» me disait-il, et il étouffait un bâillement avant d'ajouter: «Mon fils, tu comprendras plus tard que le monde entier est un ami!» Je traduais, plein d'espoir, qu'un jour, je reverrais le monde non pas en vert tendre et jaune fluo, mais en vagues salées rouge sang. Une chose m'apparaissait certaine en tout cas: la famille ne se jette pas comme un lest et je ne partirais jamais au ciel.

Un jour, j'avais dix-sept ans, deux mois et douze jours car le temps passe, ma mère me convoqua dans la cuisine et me dit: «La haine tue toujours, l'amour ne meurt jamais», c'est Gandhi qui a dit ça. Et Bouddha, il a ajouté: «Jamais la haine ne cesse par la haine.»

Moi, je lui répliquai: «La haine est l'indignation des cœurs forts et puissants», c'est du Zola, je l'ai lu à la bibliothèque. »

Ma mère, contrairement à son habitude, s'énerve: «La haine ne peut pas chasser la haine; seul l'amour le peut», a dit Martin Luther King. Alors, tu peux peut-être faire mieux que Martin Luther King? Allez, vas-y, essaie donc, petit crétin!»

Comme vous pouvez vous y attendre, horrifiée par ses propres propos, elle mit une main devant sa bouche et s'enfuit, paniquée. Je ne la revis pas pendant une semaine. Une sale migraine, me dit mon père qui se garda bien d'ajouter un mot. Ça suffisait comme ça.

Je compris qu'il ne s'écoulerait pas beaucoup de temps avant que le petit reste d'amour filial poisseux au fond de moi se change en une boue baveuse et grise, sans appel.

La fille

Il fallut bien un jour ne plus aller à l'école et travailler. Je n'étais pas doué pour la peinture en bâtiment, je devins préposé au nettoyage à la pharmacie. Il faut dire que je n'avais pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre. J'habitais la maison de mon enfance car mes parents avaient eu la bonne idée de mourir tôt, en fait six mois très exactement après mon entrée en fonctions à la pharmacie. Ils étaient partis tous les deux d'un empoisonnement alimentaire, après émission dans leur dernier souffle de proverbes bien sentis.

Je n'étais pas seul depuis dix mois que la fille arriva. Elle me dit: «Les grands esprits se rencontrent, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.» Et quand elle me connut mieux: «Des fois, à te voir, on dirait Hulk. Mais t'as beau vouloir te gonfler comme un ballon et grogner, je sais que tu es gentil. Tu verras, on aura une gentille vie.»

Ça a duré quinze ans. La fille voulait un enfant qu'elle n'a jamais eu. Le dimanche, nous allions à la messe et nous avons été présents à tous les baptêmes, mariages et enterrements, en particulier à ceux de deux ou trois voisins empoisonnés autour d'un barbecue à quelques années d'intervalle. Avec la fille, ça aurait pu durer peut-être quinze, vingt-cinq années de plus. Je sais, ce n'était pas sa faute si elle aimait autant, elle aussi, les proverbes. Le problème, c'est qu'elle les disait d'un ton de plus en plus accablé et que c'était de plus en plus insupportable. Alors, avec le temps, une douleur rancunière, même pas jouissive, s'est installée, s'étendant comme un lac d'eaux mortes. Un soir de décembre, la fille m'a dit en soupirant: «Il fait bien trop doux, Noël au balcon, Pâques aux tisons.» J'ai pensé que nous étions vraiment très malheureux et qu'il fallait prendre une décision.

Ce soir-là, alors qu'on avait fini de manger et qu'on s'en allait écouter la télé au salon, elle s'est tenu le ventre, elle m'a dit que ça n'allait pas bien du tout. Je l'ai étendue sur notre lit. Elle me souriait doucement. Avec son petit corps dodu, sa bonne bouille fade, les grosses gouttes de sueur qui lui dégringolaient sur les joues, c'est fou comme elle ressemblait à ma mère. Juste avant sa mort.

La fille a été enterrée à côté de mes parents. Il y avait du monde dans l'église. Derrière mon dos, les gentils voisins murmuraient; quand je suis sorti derrière le cercueil, certains m'envoyaient de drôles de regards. Moi, je pensais à mon grand gars de la cour d'école. Je me disais qu'un jour, je le reverrais et que lui, il comprendrait.

Et maintenant

J'ai revu mon grand gars aujourd'hui, dans une rue de notre petite ville. Il était tout vieux, tout courbé. À part ça, il n'avait pas changé – la même tuque sur les trous noirs –, il marchait vite. J'ai couru, il marchait tellement vite, j'étais essoufflé quand on est arrivés au grand boulevard. Lui a continué. Moi, je n'ai pas osé. Je l'ai regardé disparaître dans les vapeurs blanches des autos. Alors je me suis raidi, j'ai plissé les yeux et on aurait dit qu'enfin, ça fonctionnait! Je me suis dit: « Ça y est, j'ai retrouvé les merveilleux éclairs du chaos, ça goûte salé! » Et puis j'ai compris que ce n'était pas une vague d'océan qui m'emplissait. Je pleurais.

Quand je suis revenu à la maison, vu que je n'avais plus rien à perdre, je me suis décidé à me regarder dans le petit miroir au-dessus du lavabo, que la fille avait fait rafistoler avant de crever parce que l'ancien était si abîmé qu'il ne reflétait depuis longtemps plus rien ni personne. Alors, j'ai vu. J'ai vu ma longue barbe blanche, mes yeux très bleus, mes lèvres minces sous le poil chenu. Alors, j'ai su. J'ai su que ma véritable, ma seule haine, je la réservais dès le premier jour à cette face de vieillard moribond avant d'avoir vécu, à ces chapelets de mots qui passent et repassent dans ma tête depuis ma naissance et bouchent tous les trous d'aération.

Misérable imbécile. Tous ces efforts pour faire monter la rage, aller jusqu'à saupoudrer les ragoûts familiaux et une ou deux petites bouteilles de bière ou de soda ouvertes qui traînaient, ça et là, sur une table de jardinet. Tout ça pour essayer de revivre ce tout petit moment de liberté dans une cour d'école, le seul moment de ma vie où j'avais osé, le seul moment de ma vie où je m'étais aimé.

Allez, ne vous en faites pas pour moi, j'ai de quoi m'occuper pour me rendre heureux et me faire cuire à petit feu parce que les gens heureux n'ont pas besoin de

se presser. J'ai tout ce qu'il faut pour m'enfermer tricoté serré, sans autres odeurs ni couleurs sur le chemin, jusqu'au bout du voyage, d'ailleurs, qui veut voyager loin ménage sa monture et mieux vaut voyager seul qu'en mauvaise compagnie.

J'aurais dû le savoir dès le commencement, c'est bête d'avoir aussi peu de mémoire. On n'est jamais si bien servi que par soi-même.

